D'Enéas à Florimont: sens et fonction de la féerie dans le *Florimont* d'Aimon de Varennes

Le *Florimont* d'Aimon de Varennes, composé en 1188, est un roman d'aventures centré autour du pourtour méditerranéen : son héros, Florimont, fils du duc d'Albanie Mataquas, affronte le géant Garganeüs au Mont Gargan, en Pouille, s'allie à Risus, prince de Calabre, pour venir en aide à Philippe, roi de Grèce, épouse la fille de Philippe, Romadanaple, délivre son père emprisonné à Carthage, et succède à son beau-père sur le trône de Grèce[1]. *Florimont* n'est pas un roman antique : il n'a pas de référent dans la littérature antique, comme les romans de *Thèbes*, de *Troie* ou d'*Alexandre*. L'œuvre est cependant conçue comme un prologue du *Roman d'Alexandre* : le héros

1 — Aimon de Varennes, *Florimont*, éd. A. Hilka, Gesellschaft für romanische Literatur, 48, Göttingen, 1932. Sur les relations d'Aimon de Varennes et de la Grèce, voir A. Risop, *Herrigs Archiv*, 73, 1885, pp. 47-72 et « Ungelöste Fragen zum *Florimont* », *Festschrift für A. Tobler*, Halle, 1895, pp. 430-463 ; F. Novati, « Nouvelles recherches sur le *Roman de Florimont* », *Revue des langues romanes* 35, 1891, pp. 481-502 ; J. Psichari, « Le *Roman de Florimont*. Contribution à l'histoire littéraire, étude des mots grecs dans ce roman », *Etudes romanes dédiées à G. Paris*, Paris, 1891, pp. 507-550. Sur les relations de *Florimont* et de *Partonopeu de Blois*, voir A. Fourrier, *Le courant réaliste dans le roman courtois en France au Moyen Age*, Paris, 1960, chap. 5. Voir également A. Adams, « Destiny, Love and the Cultivation of Suspense : the *Roman d'Enéas* and Aimon de Varennes' *Florimont* », *Reading Medieval Studies*, 5, 1979, pp. 57-70 ; H. Braet, « Le songe de l'arbre chez Wace, Benoit et Aimon de Varennes », *Romania* 91, 1970, pp. 255-267 ; M. Bruckner, « Florimont extravagant host, extravagant guest », *Studies in Modern Culture*, 11, 1977, pp. 57-63 ; C. François, « Avec Florimont sur les traces de Floire », *Marche Romane* XXI, 4, 1971, 5-19 ; P. Gardette, « Aimon de Varennes lyonnais », *Romania* 77, 1956, pp. 506-510 ; M. Rigby, « The Education of Alexander the Great and Florimont », *Modern Language Review* 57, 1962, pp. 392-393 ; et surtout D. Kelly, « The Composition of Aimon de Varennes' *Florimont* », Romance Philology, 23, 1970, pp. 277-292.

aura pour petit-fils Alexandre le Grand et le roman évoque le mariage de Philippe II, fils de Florimont, avec Olympias, fille de l'émir de Carthage, tout comme la figure de l'enchanteur Nectanébo, dont la tradition latine issue du Pseudo-Callisthène fait le père véritable d'Alexandre[2]. *Florimont* n'est pas non plus un roman breton: il demeure d'un bout à l'autre étranger à l'univers arthurien. Cependant un épisode reprend le thème des amours féeriques cher aux lais et aux romans bretons. Aussitôt après avoir triomphé d'un serpent marin, le héros voit surgir une belle inconnue, la Dame de l'Ile Celée, qui lui offre son amour aussi longtemps qu'il lui gardera le secret. Il la perdra malgré lui, sombrant dans la folie et la déchéance, avant de se lancer à la conquête de Romadanaple (c'est-à-dire *Plena d'amors*) et d'oublier la fée pour la princesse. Ni roman antique, ni roman breton, l'œuvre d'Aimon de Varennes est cependant un microcosme de la littérature romanesque du XIIe siècle, antique ou bretonne, dont elle retrouve les éléments structurants, les agençant avec une rare virtuosité, qui éclate en particulier dans son utilisation du thème de la féerie comme principe directeur de la narration.

*
* *

Le récit épouse le schéma traditionnel du conte merveilleux par la succession d'une épreuve qualifiante, d'une épreuve principale et d'une épreuve glorifiante[3]. En effet le jeune Florimont se lance d'abord dans une double aventure : il affronte successivement un serpent ailé puis le géant Garganeüs. Ces deux aventures encadrent la rencontre avec la fée et l'adoubement du héros[4]. Elles ne constituent en fait qu'une seule et même épreuve, la victoire sur un monstre dédoublé. Francis Dubost a montré en effet comment les deux monstres sont introduits en même temps dans le récit, « comme s'il s'agissait d'une seule et même entité terrifiante », comment ils menacent le même pays, exigeant tous deux en tribut la livraison d'hommes ou d'animaux[5].

2 — Voir L. Harf-Lancner, « Le *Florimont* d'Aimon de Varennes, un prologue du *Roman d'Alexandre* », *Cahiers de Civilisation médiévale*, 37, 1994, pp. 241-253.

3 — A.J. Greimas, *Sémantique structurale*, rééd. Paris, 1986, p. 197.

4 — *Florimont*, vv. 1991-2420 (victoire sur le serpent), 2421-2711 (rencontre de la fée), 2712-2988 (adoubement de Florimont), 2989-3670 (victoire sur le géant Garganeüs).

5 — Voir F. Dubost, *Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale*, Paris, 1991, pp. 481-486. *Florimont*, vv. 1963-1968 : « Garganeüs, uns princes grans, / Del lignaige fut as jaians, / Chascun an veloit par usaige / De sa terre le treüssaige. / Uns moustres li refaissoit guerre, / Malement li gastoit sa terre. »

Vient ensuite l'aventure centrale du roman : Florimont porte secours au roi Philippe de Grèce contre le roi de Hongrie Camdiobras, gagne la main de Romadanaple et devient roi de Grèce. Enfin au sommet de la gloire, il est entraîné dans le château merveilleux de Clavegris, à Carthage, où l'émir a emprisonné son père, et triomphe une nouvelle fois des forces du mal. Le roman se clôt ainsi sur une aventure dans l'autre monde, comparable à la Joie de la Cour dans *Erec et Enide*, ou à Pesme Aventure dans *Le Chevalier au lion*. Or chacune de ces trois étapes est liée à une rencontre féminine qui lui donne tout son sens : la mort du serpent ailé d'Albanie vaut à Florimont l'amour de la fée de l'Ile Celée ; sa victoire sur le roi de Hongrie lui permet de remporter la main de la princesse Romadanaple ; enfin il triomphe des enchantements du château de Clavegris grâce à la belle Henemedie, femme de l'émir de Carthage et détentrice de pouvoirs magiques.

On a déjà relevé la parenté de la Dame de l'Ile Celée avec la fée des lais de *Lanval* ou *Graelent* et avec la Mélior de *Partonopeu de Blois*[6]. Dans tous ces textes, l'union du mortel et de la fée est liée au respect d'un interdit, et cet interdit a pour fonction, quelle que soit sa forme, de préserver le secret sur cette union. Ce pacte est rompu dès l'instant où la mère du héros se montre à la fée : la Dame de l'Ile Celée quitte à jamais son amant mortel et regagne son royaume féerique. De même, la fée du lai de *Lanval*, comme celle du lai de *Graelent*, enjoint le secret au héros et le quitte quand il révèle son existence. Deux vers quasiment identiques trahissent d'ailleurs l'influence de *Lanval* sur *Florimont*. La fée déclare à Lanval :

> A tuz jurs m'avriez perdue
> Si ceste amur esteit seüe,

phrase à laquelle répond presque terme pour terme l'injonction de la Dame de l'Ile Celée à Florimont :

> Se nostre amor estoit seüe,
> A toz jors mais m'avrais perdue[7].

En outre, le rôle de la mère du héros dans la transgression du pacte rappelle *Partonopeu de Blois* : Partonopeu est poussé par sa mère (comme Psyché par ses sœurs dans la légende grecque) à cacher une lampe pour voir malgré elle son amante surnaturelle. La source de cet épisode

6 — Voir A. Fourrier, *op. cit.*, chap. 5 et L. Harf-Lancner, *Les fées au Moyen Age*, Paris, 1984, pp. 317-331.

7 — Les *Lais* de Marie de France, éd. J. Rychner, Pans, 1971, p. 76, vv. 147-148, *Florimont*, vv. 2539-2540.

est vraisemblablement littéraire plus que folklorique : à la fin du XIIe siècle, le thème des amours féeriques relève déjà de la topique romanesque. Mais Aimon de Varennes lui donne un sens opposé à celui de ses modèles. Dans les lais comme dans les contes, l'au-delà est un monde idéal où le héros et la fée vivront une éternelle félicité. Dans les romans, le héros a son rôle à remplir dans la société humaine et l'appel de l'autre monde n'est qu'une tentation dangereuse à laquelle il faut le soustraire. *Partonopeu de Blois* constitue une exception sur ce point, puisqu'il rejoint la morale des lais féeriques : le héros règnera, heureux, aux côtés de la belle Mélior. Quant à Florimont, il voit surgir, après son combat contre le monstre, une belle inconnue qui lui offre son amour et lui propose de régner à ses côtés sur son domaine d'au-delà des mers :

> Je sui voir de l'Ile Selee
> Et por toi ai ge mer passee.
> En ma terre nen ait plus hoir :
> Se tu wels a moi remenoir,
> Tu serais rois de ma contree,
> Et je royne queronee.[8]

Bien que l'inconnue ne soit jamais explicitement désignée comme fée, tous les indices de la féerie sont rassemblés : elle surgit mystérieusement « par les chans », « par aventure » ; elle sait que le monstre ressuscitera si on ne lui arrache pas le coeur et que la graisse qui entoure ce coeur est dotée de pouvoirs médicinaux ; elle est d'une beauté radieuse ; elle vient de l'autre côté de l'eau et devine toutes les pensées du héros ; elle lui offre une épée merveilleuse et un anneau magique qui lui attirera la sympathie de tous ceux qui le verront[9]. Devant son déchirement entre la passion et l'amour filial, elle accepte de venir le rejoindre chaque fois qu'il le souhaitera et promet de l'aimer aussi longtemps que leur union restera secrète. Florimont reçoit alors l'adoubement puis vainc le géant Garganeüs. Mais la Dame de l'Ile Celée réussit à le convaincre de la suivre. L'enchanteur Floquart, le maître de Florimont, surprend ce projet « par nigromance » et révèle à la mère du héros que celui-ci est perdu à jamais pour la société humaine, s'il gagne l'Ile Celée :

8 — *Florimont*, vv. 2487-2492.

9 — *Ibid.*, vv. 2425-2426, 2467-2478, 2486, 2488, 2635-2656. Lors de l'affrontement avec le géant, Garganeüs reconnaît l'épée et maudit celle qui l'a donnée à Florimont : vv. 3491-3494 : « Maudite soit hui cele espee / Et cele qui la t'ait donee ! / Atre fois l'avoie veüe ; / Or l'ai malement coneüe. »

Je croi bien que il ait trovee
La pucele d'Ille Selee.
C'ele l'en puet mener o soi,
Sertes, nel vairés mais, se croi.
Ille Selee est en la meir;
A poegnes i puet on entrer,
Que nen i vient per aventure.
Mai del trover nen a on cure;
Sens grant travail n'en puet pertir
Qui entrer i welt ne venir. [10]

L'amour est alors devenu pour Florimont synonyme de récréantise : il refuse la proposition de Floquart d'aller au secours du roi Philippe de Grèce :

« Sire, dist Floquars, trop estez
En cest païs, car en alez
A roi Phelipon por aidier
Ses anemins a guerroier.
Par foi, mout en avrez grant los. »
Florimons non estoit si os,
Car il amoit muelz de s'amie
Le desduit que chevelerie [11].

L'opposition entre déduit et chevalerie est significative : nouvel Erec, Florimont s'abandonne aux délices de l'amour et renonce à la prouesse. Floquart le sauvera donc malgré lui.

Muelz vient qu'il **remaigne dolans**
Qu'il soit a li **perdus joianz** [12].

En suivant la fée, Florimont connaitrait une joie trompeuse ; le désespoir et la folie qui suivent la séparation seront en revanche rédempteurs et le feront accéder, comme Yvain, Amadas, Partonopeu et Lancelot, à une compréhension plus élevée de la chevalerie et de l'amour.

Bien plus, l'intervention de la fée est placée d'emblée sous le signe d'une force maléfique. Le sort de Florimont, qui a été révélé en songe au père du héros, la nuit même de sa conception, se traduit par l'affrontement de deux forces antagonistes : l'une positive, le destin héroïque qui doit l'amener sur la trône de Grèce ; l'autre négative, Fortune,

10 — *Florimont*, vv. 3691-3700.
11 — *Ibid.*, vv. 3731-3738.
12 — *Ibid.*, vv. 3723-3724.

qui fait tourner sa roue chaque fois qu'il semble bien installé au sommet[13]. Ainsi après sa double victoire sur le serpent ailé et le géant Garganeüs, Florimont est au sommet de la roue de Fortune. Mais il s'apprête à suivre la fée dans l'autre monde.

Or ot Fortune Florimont
Mis en la roe tot amont. (...)
Mai Fortune sa roe vire :
Quant sur la roe l'a veü,
Si l'en a mout tost abatu.
Maudite soit hui sa fiance
Et sa roe que si balance !
Florimons grant honor avoit,
A s'amie mout entendoit,
Mout sovent i aloit parler,
Et ele l'en veloit mener[14].

Floquart découvre le projet des amants, par ses pouvoirs magiques, et amène Florimont à transgresser l'interdit et à perdre la fée. La volonté de la fée d'entraîner le héros à sa suite est donc explicitement liée aux mauvais tours de la Fortune ; l'intervention conjuguée du maître et de la mère du héros permet en revanche au destin de Florimont de s'accomplir. Le héros, fou de douleur, sombre dans la déchéance : il renie son nom pour celui de Pauvre Perdu et dilapide son bien, contrevenant ainsi à l'idéal de largesse bien entendue (il faut conquérir pour donner) qui domine tout le roman et qui vient tout droit du *Roman d'Alexandre*. C'est alors que Floquart, morigénant son élève, rappelle quatre amants célèbres : Narcisse, Pyrame, Byblis et Enée.

Volez vos sembler Narcissus
De folie ou Piramus ?
Cist dui furent mort per amor.
Laissiés ester ceste dolor,
Sire, car amez atre part,
Ains que aiés de mort regart.
Amer puet en chaingier briement.
Biblis amoit trop folement,
Son frere amoit a dessonor,
Mai por Itis chainga s'amor :
Itis ama, si fist que saige.

13 — Sur la place des rêves et des deux principes opposés de la fortune et du destin dans l'architecture du roman, voir D. Kelly, *art. cit.*, pp. 283-284.
14 — *Florimont*, vv. 3665-3682.

Eneas remeist a Cartaige ;
Dydo l'ama, que fole fist :
Il s'en ala, ele s'ocist ;
A Dydo ne remeist il mie,
Ainz fut puels Lavine s'amie [15].

Les deux premiers, Narcisse et Pyrame, commirent la folie de mourir d'amour [16]. Les deux autres, Byblis et Enée, plus sages, renoncèrent à leur fol amour. Ce dénouement édifiant de l'histoire de Byblis est toutefois inconnu de la mythologie gréco-latine. Les deux versions de la légende antique ont un dénouement tragique : Byblis, frappée de folie, est métamorphosée en source ou se pend [17]. Curieusement, elle devient ici un modèle de sagesse. Mais le principal modèle à suivre est celui d'Enée, qui renonça à son amour sans issue pour Didon, reine de Carthage, et partit accomplir son destin en Italie, où il devait épouser Lavinie, fille de Latinus, roi de Laurente. Cette dernière allusion donne la clef de l'épisode féerique du roman, calqué sur le séjour d'Enéas à Carthage dans le *Roman d'Enéas*. Florimont, nouvel Enéas, doit fonder une puissante dynastie. A l'ancêtre de Romulus et de la puissance romaine, répond Florimont, le grand-père d'Alexandre le Grand. Les amours avec la Dame de l'Ile Celée, comme le séjour à Carthage auprès de Dido, retardent l'accomplissement de ces destins glorieux. Floquart engage donc Florimont à suivre l'exemple d'Enéas et à trouver un nouvel amour moins nuisible à ses intérêts :

Sire, metez en nonchaloir
Seu que vos ne poëz avoir.
Tel troverez per aventure
Que ne vos serait si oscure,
Per cui serez muelz honorez
Et plus serviz et muelz amez. [18]

Comme Dido, la Dame de l'Ile Celée est reine de son pays : Florimont, comme Enéas, se voit offrir de partager cette royauté. Loin d'avoir conquis une femme et une terre, il risque de demeurer captif d'une femme et d'une terre qu'il n'a pas choisies. Comme Enéas, il va trouver une nouvelle femme et une nouvelle terre [19]. En outre,

15 — *Ibid.*, vv. 3959-3974.

16 — On ne peut savoir si Aimon se réfère, pour ces deux légendes, aux *Métamorphoses* d'Ovide, ou à leur « mise en roman » dans le *Lai de Narcisse* et le roman de *Piramus et Tisbé*.

17 — Ovide, *Métamorphoses*, IX, 453 ss, *Art d'aimer* I, 283 ; Pauly-Wissowa, *Real-Enzyklopädie der klassischen Altertumwissenschaft*, article « Byblis ».

18 — *Florimont*, vv. 3975-3980.

19 — Sur ce thème récurrent de l'*Enéas*, voir D. Poirion, « De l'Enéide à l'Enéas, mythologie et moralisation », *Cahiers de civilisation médiévale*, 1976, pp. 229 ; J.C. Huchet, *Le roman médiéval*,

cet antagonisme entre la fée et la princesse, flagrant dans les lais de *Lanval* et de *Graelent*, constitue dans *Florimont* la première mise en forme romanesque d'un schéma narratif qui s'épanouira dans *Le Bel Inconnu* de Renaut de Beaujeu, dont l'architecture repose sur l'oscillation du héros entre deux destins incarnés par deux femmes : Guinglain sacrifie son amour pour la fée de l'Ile d'Or à l'appel impérieux du monde chevaleresque et courtois, dont la princesse Blonde Esmerée incarne les valeurs[20].

Mais contrairement à ses sœurs, la fée ne se contente pas de disparaître à jamais dans l'Ile Celée. Elle pleure trois ans son amour perdu puis convole en justes noces avec un neveu du roi de Hongrie, l'ennemi de Philippe : elle en aura un fils, Nectanébo.

Mais a quart an prist Neüfas,
Qui estoit niés Qamdiobras.
Un fil en ot, et quant fu nez,
Netanabus fu apelez.
Rois fut, tant sot d'enchantement,
Le meir faissoit meler a vent. (...)
Mais Florimons ot puels un fil
Phelipon, quel mist a essil. (...)
Et Netanabus s'en ala
En Gresce, del roi s'acoenta,
Alixandre son fil aprist,
Que tant roiames puels conquist.
Les gens en dissoient folie
Que Olimpias fut s'amie,
Alixandres ses fils estoit.
Mai cil mantoit qui le dissoit ;
Grant mensonge fut c'on le dist ;
Car Alixandres puels l'osist.[21]

Paris, 1984, chap. 5 (Dido et Lavine), et C. Marchello-Nizia, « De l'*Enéide* à l'*Enéas*, les attributs du fondateur », *Lectures médiévales de Virgile*, Rome, 1985, pp. 251-266.
d'Yseut aux blanches mains ».

20 — L. Harf, *Les fées au Moyen Age*, pp. 331-338 et C. Méla, *La reine et le Graal*, Paris, 1984, p. 50 : « Le partage du héros entre deux figures féminines, la Dame d'Amour qui a présidé à sa destinée, et la belle conquête qui en est la récompense, ressortirait plutôt à la tradition de l'enchanteresse qui retient le héros dans ses lacs et de la femme promise à celui-ci s'il sait s'arracher à la première. Soit l'itinéraire d'Enée qui doit quitter Didon pour trouver Lavinie ou celui de Tristan, qui aurait dû oublier Yseut la blonde auprès d'Yseut aux blanches mains ».

21 — *Florimont*, vv. 3865-3892. Sur le lien de cet épisode avec le *Roman d'Alexandre*, voir L. Harf, *art. cit.*

En liant ainsi la Dame de l'Ile Celée à l'univers du *Roman d'Alexandre* et, en particulier, à la sombre figure de l'enchanteur Nectanébo, Aimon de Varennes assombrit encore l'image de la fée. A la suite des romanciers français qui content l'histoire d'Alexandre, Aimon repousse la légende (issue du Pseudo-Callisthène) selon laquelle Alexandre serait le fils de Nectanébo. Mais l'enchanteur demeure une figure paternelle négative, qui s'oppose à la fois à Philippe, le père naturel d'Alexandre, et à Aristote, son père spirituel. Aimon en fait le fils de la fée et ouvre un conflit qui s'étendra sur trois générations et verra à chaque fois le triomphe du lignage d'Alexandre sur le lignage de la fée. La guerre s'ouvre, à la première génération, avec la trahison de Florimont envers la Dame de l'Ile Celée. Puis Philippe II, fils de Florimont, chasse de son royaume féerique Nectanébo, fils de la fée. Enfin à la troisième génération, Nectanébo meurt de la main d'Alexandre. Cette association de la fée et de l'enchanteur rejette donc la Dame de l'Ile Celée du côté d'une magie maléfique.

La rencontre du héros avec la deuxième figure féminine du roman confirme l'influence de l'*Enéas*. Philippe a appris par un songe que sa fille était destinée à un étranger ; le roi Latin, dans l'*Enéas* (comme Latinus dans l'*Enéide*), sait que sa fille Lavine doit épouser un étranger qui fondera une lignée royale[22]. Les amours de Florimont et de Romadanaple évoquent celles d'Enéas et de Lavine, dans la peinture ovidienne des affres de l'amour naissant, dans les dialogues entre la fille et la mère[23]. En outre, Aimon multiplie les allusions à la fée pour mieux l'opposer à la princesse. Romadanaple n'a qu'à paraître pour faire oublier à Florimont son premier amour :

> Et quant la chambre fut overte,
> Dedens fut et cleire et aperte :
> Li amors de l'Ile Selee
> Fut perdue a cele entree[24]

Florimont change également son cri de ralliement : « l'enseigne perdue », choisi en l'honneur de la fée, est remplacé par « l'enseigne nouvelle »[25]. Et quand, à la tête de ses troupes, il écrase l'ennemi de Philippe, Camdiobras, celui-ci regrette amèrement que son vainqueur n'ait pas disparu dans l'Ile Celée :

22 — *Enéas*, éd. J.J. Salverda de Grave, Paris, rééd. 1973, vv. 3239-3242 et *Florimont*, vv. 1496-1515.

23 — Voir en particulier *Florimont*, vv. 5625-5694, 7326-7427, 7489-8221 ; *Enéas*, vv. 8047-9274. Le nom de l'héroïne, Romadanaple, est justifié aux vers 7761-7781 par son anagramme, Plena d'amors.

24 — *Ibid.*, vv. 6153-6156.

25 — *Ibid.*, vv. 6598-6610.

Muels vosisse que il fust rois
A la dame d'Ile Celee
Qu'il m'eüst ma gent afolee[26].

Le *Ronan d'Enéas* s'achève sur la victoire d'Enéas sur Turnus, les noces du héros et de Lavine et l'annonce de la fondation de Rome. De même, après sa victoire sur Camdiobras, Florimont épouse Romadanaple et devient roi de Grèce. Mais le romancier refuse ce dénouement attendu. La roue de Fortune, qui a laissé le héros parvenir à son sommet, va faire un nouveau tour[27]. Florimont apprend que l'émir de Carthage, pour venger le géant Garganeüs, son neveu, a emprisonné le duc d'Albanie dans son château enchanté de Clavegris: le roman va donc se clore sur une seconde aventure féerique symétrique à l'épisode de la fée de l'Ile Celée, et sur une troisième rencontre féminine.

Le château de Clavegris, construit sur une île rocheuse (Magalon) est relié à la terre par un pont qui mène à un autre château, bien gardé. Ce pont ne peut être abaissé que de Clavegris. En outre, seule une personne à la fois peut s'y engager; l'entrée en est barrée par une porte d'aimant coulissante et le dernier accès gardé par deux lions féroces. Il faut donc être doué de pouvoirs magiques pour franchir toutes ces barrières. Dans cette forteresse, l'émir de Carthage garde tous ses trésors, ainsi que sa femme, Henemedie, et sa fille Olympias. Une fois de plus, l'habileté de Floquart surmonte tous les obstacles. Sur son conseil, les chevaliers se déguisent en marchands. Ils attirent dans leur navire le félon gardien du premier château, Alpatris, qui est mis à mort, et gagnent à leur cause Soliman, le gardien de Clavegris. Ils peuvent ainsi pénétrer dans la première forteresse. Florimont et son guide franchissent le pont magique et pénètrent dans Clavegris. Mais il est impossible de quitter le château sans l'aide de la dame de Carthage, qui peut, seule, apaiser les lions et ouvrir la porte magique. Or dans toute la scène, le souvenir de Dido et de la Carthage du *Roman d'Enéas* est omniprésent. Comme la Carthage du roman antique, Clavegris est une forteresse bâtie sur la falaise[28]. La porte d'aimant de Clavegris répond aux trois rangées d'aimant qui protègent les murs de Carthage[29]. Aux somptueuses murailles de

26 — *Ibid.*, vv. 10310-10312.
27 — *Ibid.*, vv. 11411-11414.
28 — *Enéas*, vv. 419-420; *Florimont*, vv. 11573, 11580, 11582. Sur Carthage dans l'*Enéas*, voir A. Petit, « La description de Carthage dans le *Roman d'Enéas* », *Hommage à Jean Dufournet*, Paris, 1993, pp. 1103-1108. Sur les liens entre Clavegris et la tour aux pucelles, dans *Floire et Blancheflor*, voir C. François, art. cit., p. 14.
29 — *Enéas*, vv. 433-440; *Florimont*, vv. 12609-12616.

marbre de Carthage font écho les riches salles de marbre bis de Clavegris[30]. Mais surtout la dame des lieux, dame de Carthage comme Dido, va, comme Dido, s'éprendre du bel étranger et être trompée par lui. Sur l'avis de Soliman, Florimont feint de s'être introduit dans Clavegris pour l'amour de la dame, qui a tôt fait de répondre favorablement à ce discours. Elle promet de livrer le château au héros, si celui-ci s'engage à la prendre pour femme, et Florimont lui prête un serment ambigu[31]. En écho au geste de la Dame de l'Ile Celée, qui faisait don à Florimont d'un onguent magique tiré du cœur du monstre mort, la dame de Carthage remet au héros un onguent merveilleux dont il devra frotter ses mains : il pourra ainsi apprivoiser les lions et faire ouvrir la porte. Mais Florimont rend bien mal ses bienfaits à la magicienne : il la donne pour épouse à Camdiobras, devenu son allié, qui l'a accompagné dans cette expédition. Cette troisième figure féminine conjugue les traits de Dido et ceux de la fée, et incarne, comme les deux autres personnages, un amour dangereux qui doit être rejeté par le héros.

Après son triomphe, Florimont fera don à ses parents de Carthage, présentée enfin explicitement, une fois le danger surmonté, comme la cité de Dido. Débarrassée de ses dangereux enchantements, elle n'est plus que richesse et beauté :

> Son peire donait a estaige
> Li rois la cyté de Quartaige ;
> A Cartaige por ce le mist
> Que Dido, qui la cité fist,
> La sot mout bien faire por aisse[32].

Cette seconde mention de Dido, fondatrice de la cité, dans l'épisode de Carthage, fait écho à la première, qui rapprochait Dido l'amoureuse de l'amante surnaturelle de Florimont. Et dans cette perspective « énéenne » du roman, on pourrait voir dans le nom de Romadanaple, outre l'anagramme de Plena d'amors (décryptée par Aimon au vers 7770), l'association de Rome et de Naples, les deux villes liées à la légende de Virgile[33].

*
* *

30 — *Enéas*, vv. 422-426 ; *Florimont*, vv. 11701-11702, 11718-11720, 12807-12818.

31 — « Dame, fait il, tant com je doi / Ferai ge por vostre valoir. / Je vos jur que de mon pooir / De seu que vos querez tant fasce / Com rois doit faire, mai vos plasce » (vv. 13014-13018).

32 — *Ibid.*, vv. 13547-13551.

33 — Hypothèse émise par Francine Mora.

Aimon de Varennes a construit son roman sur une série de couples antagonistes qui opposent une valeur positive à une valeur négative. On a vu celui que forment le Destin (qui pousse Florimont vers la royauté et la fondation d'un lignage glorieux) et la Fortune qui, en tournant sa roue, retarde l'accomplissement de ce destin. Mais d'autres oppositions se superposent à celle-là : prouesse contre récréantise, amour sage contre amour fou, bonne largesse contre folle prodigalité, Florimont contre le Pauvre Perdu, et celle qui les résume toutes, la princesse contre la fée, élément central de la dynamique romanesque.

Laurence HARF-LANCNER